

L'anthropologue en quatre séquences

Un doctorat *honoris causa* a été décerné le 4 avril 2007 à René Devisch, Professeur à la Katholieke Universiteit Leuven. L'exposé magistral fait en guise de remerciement a porté sur la question : Qu'est-ce qu'un anthropologue ? Loin de réagir de façon traditionnelle, il a puisé les éléments de réponse dans sa quadruple « randonnée », son vécu et ses fréquentations en tant qu'anthropologue ou acteur. Il a jeté ainsi son regard sur nombre de lieux visités, inscrits dans des espaces où se déroulent ses quatre randonnées.

Dans la phase d'« immersion », il a été marqué par la richesse de l'altérité et en a tiré notamment les caractéristiques de la pratique de l'anthropologue, à savoir : la proximité, le corps à corps, une attention particulière aux gestes, au langage, à la pluralité des paroles, l'écoute des mémoires collectives. En dépit de la fascination éprouvée et de l'adoption mutuelle, RD se préoccupe de sa position « acrobatique », son écartèlement entre deux mondes, deux cultures ...

L'étape suivante concerne le retour au pays natal. Comment effacer le regard ou le poids de l'altérité au sein de sa propre société ? L'ignorance de l'autre n'est-elle pas un danger pour la culture de l'universel ? Longtemps habitué au transfert Nord-Sud, RD tente l'inverse. Les fruits de ses recherches au Congo servent de vecteur de conscientisation, d'inculturation et de « décolonisation ». Ce défi, il s'est efforcé de le relever à travers ses enseignements.

Lors de l'avant-dernière promenade, le voilà « témoin du choc des cultures ». Transformé en *globe-trotter*, RD parcourt, en dehors du Congo, neuf autres pays africains (Ghana, Éthiopie, Kenya, Tanzanie, Afrique du Sud, Namibie, Tunisie et Égypte). Il croit à la dynamique des réseaux locaux pour la réussite de la recherche anthropologique. Pour lui, « le véritable développement, au Nord comme au Sud, ne concerne-t-il pas avant tout une recherche partagée du « mieux vivre ensemble », d'après des modalités pluriformes d'échange et d'entraide, non pas uniquement d'ordre technique ou économique mais aussi culturel voire spirituel ? »

Noël Obotela Rashidi
Université de Kinshasa
Centre d'études politiques

Reconnaissant lui-même « être façonné par cette Afrique plurielle des multiples réseaux, des savoirs endogènes et du péripétisme postcolonial des universités », RD livre son « souci interculturel et son engagement interuniversitaire » à travers deux propositions. La première consiste à repenser sur de nouvelles bases « le rendez-vous académique du donner et du recevoir des savoirs ... globaux et locaux » en assumant « plus lucidement les pré-supposés, les cadres de perception, les formes de communication et les assises éthiques du double univers des savoirs en jeu ». Il fait la part des choses entre les savoirs véhiculés par les programmes d'enseignement « universitaire » et « la multi-versité des savoirs, connaissances et productions culturelles endogènes, ancrés dans les traditions non occidentales de la pensée ».

La deuxième proposition repose sur la promotion de la « multiversité », rôle susceptible d'être assumé par l'Université. Celui-ci pourrait alors déboucher sur « des interassociations et des plateformes de polylogue et de créativité entre collègues, chercheurs, experts ou artistes du Nord et du Sud », offertes à la société ambiante et au partenariat pluriel Nord-Sud et Sud-Sud.

Sa quatrième randonnée est une sorte de *soft landing* consistant à donner le profil de « l'anthropologue de demain ». Il le voit comme celui qui inventorie « les arts et les savoirs locaux, pluriels et complexes, anciens et actuels; un diplomate interculturel et intergénérationnel ... ». Pour RD, « l'anthropologie est la science proche du vécu des gens ».

Examinons la vision des autres : le témoignage de RD illustre bien les difficultés à mener des recherches sur un terrain « miné », et sur des objets ou des faits qu'il faut maîtriser. Théodore Trefon et Pierre Petit ont eu à l'expérimenter dans leurs « Expériences de recherche en République démocratique du Congo : Mé-

thodes et contextes » (in *Civilisations* 54/1-2, 2006, 274 p.). Vingt études ont été consacrées aux recherches de terrain menées dans différentes régions du Congo. Pierre Petit et Théodore Trefon, co-directeurs de cette étude, assurent qu'en qualité de « véritable paradigme d'une Afrique confrontée aux affres de la guerre, au délitement de l'État et à l'informalisation économique, le Congo cumule apparemment tous les obstacles à la conduite de recherches de terrain répondant aux canons méthodologiques des différentes disciplines » (p. 9). Ceci rejoint les préoccupations exprimées par RD plus haut.

Mener des recherches dans une société postcoloniale constitue un autre obstacle pour l'Européen. Petit et Trefon semblent l'affirmer. Ils soutiennent que « le chercheur blanc ne peut se diluer et devenir invisible dans une société où la simple couleur de sa peau l'apparente aux anciens colonisateurs. Cette position d'altérité le situe dans des statuts très variables selon le contexte... » (p. 12-13). La différence paraît de taille avec la démarche de RD. Contrairement au chercheur tombant comme « un cheveu dans la soupe » il a au contraire gagné la confiance à travers la proximité et une immersion prolongée. Il s'en dégage une certaine banalisation de l'altérité.

En parcourant les publications récentes du Centre d'Anthropologie de l'Université Libre de Bruxelles sur le Congo, il y a lieu de relever un intérêt toujours croissant pour les études urbaines. L'Observatoire du changement urbain créé, en 2000 à Lubumbashi, a produit les résultats des recherches menées sur cette ville. Plusieurs années auparavant, Luc de Heusch avait initié des études sur les sociétés traditionnelles de l'Afrique centrale (voir Petit & Trefon 2006).

Le terrain constitue un espace incontournable dans toute recherche anthropologique. Toutefois c'est la manière de l'aborder qui diffère. Marc Éric Gruenais propose « le renouvellement du terrain », (Le renouvellement du terrain : Quelques considérations sur l'évolution des méthodes ethnographiques, *The African Anthropologist / L'Anthropologue Africain*, 12/2, 2005: 172-180). L'esquisse pré-

sentée, quoique très brève, mérite une consultation.

Disons enfin un mot de l'Atelier organisé à Kinshasa, du 17 au 21 septembre 2007, sur l'Histoire urbaine en Afrique centrale. Historiens, sociologues, économistes, anthropologues, géographes, démographes, architectes et urbanistes ont notamment réfléchi sur le renouvellement des théories et des méthodologies, ainsi que sur l'établissement de nouveaux cadres de références. Les « espaces », dans lesquels s'inscrivent des « lieux », appellent une série de « regards ». Le Professeur Elikia M'Bokolo y a évoqué les « Nou-

velles perspectives » dans l'étude de l'histoire urbaine. La complexité du phénomène urbain, la difficulté de mesurer notamment la croissance, l'importance de la longue durée, la ville prise comme un laboratoire, etc. Toutes ces questions ont été soulevées. En ville comme en milieu rural, le terrain est vaste, mais diverses demeurent les manières de le traiter.

RD a présenté la manière d'appréhender le rôle de l'anthropologue. Il l'a vécu à travers ses recherches et ses préoccupations d'Européen écartelé entre deux univers. Cette vision doit être relativisée. Certains ne manquent pas de lui repro-

cher la négligence du quantitatif au profit du qualitatif. D'autres optent pour un mélange dosé entre les deux approches. Dans tous les cas, le débat reste permanent.

Références

- Gruenais, M. E., 2005, « Le renouvellement du terrain : Quelques considérations sur l'évolution des méthodes ethnographiques », *The African Anthropologist / L'Anthropologue Africain*, 12/2 : 172-180).
- Trefon, T. et Petit, P., 2006, « Expériences de recherche en République démocratique du Congo : Méthodes et contextes », *Civilisations* 54/1-2, 274 p.).